

<http://cinemateur01.com>



## LA CHUTE DE L'EMPIRE AMERICAIN

de Denys Arcand

À 36 ans, malgré un doctorat en philosophie, Pierre-Paul Daoust est chauffeur pour une compagnie de livraison. Un jour, il est témoin d'un hold-up qui tourne mal, faisant deux morts parmi les gangsters. Il se retrouve seul avec deux énormes sacs de sport bourrés de billets. Des millions de dollars. Le pouvoir irrésistible de l'argent va bousculer ses valeurs altruistes et mettre sur sa route une escort girl envoûtante, un ex-taulard perspicace et un avocat d'affaires roublard. Après *Le déclin de l'Empire Américain* et *Les Invasions Barbares*, *La Chute de l'Empire Américain* clôt ainsi la trilogie du réalisateur Denys Arcand.

Indécrottable portraitiste de ses contemporains, Denys Arcand s'attaque cette fois à l'opium de son temps via le spectre économique. Un braquage qui dégenère entraîne une série de personnages à un montage financier ingénieux, qui défie les lois de la moralité et de la transparence. Au centre du jeu, un brillant trentenaire diplômé en philo, mais coincé en livreur chauffeur, une escort girl de haut vol au portefeuille et carnet d'adresses fournis, un ex-voyou ex-taulard baroudeur et reconverti en as de la finance, et un avocat vieux de la vieille et maître en placements opaques.

Pas de cynisme dans le regard du cinéaste. Juste une reconstitution délicieusement féroce de lucidité. Alliant intelligence, beauté, tactique et réseautage, la maligne équipe de ses personnages arrive à ses fins pour parachever le top du top, dans notre ère de la mondialisation et de l'écrasement généralisé des masses : se faire une place dorée en surpassant les codes du système. Un jeu confondant qui s'attaque au déterminisme, et confirme que l'homme est un loup pour l'homme. Mais, parfois, un os enrayer la moulinette, ici le sexe, qui fut le sujet du *Déclin de l'empire américain* du même Arcand, il y a plus de trente ans.

Trois générations plus tard, finie l'insouciance. L'individualisme triomphant s'accompagne au mieux aujourd'hui d'une timide altérité, et d'un altruisme « raisonné ». Générosité d'accord, mais pas trop. Étonnant de voir le cinéma du fameux Québécois virer au thriller, avec fluidité de récit, enchaînements de péripéties, et malice d'exécution. Sans oublier un duo de flics tout droit sorti d'une série télé formatée. En jouant avec les archétypes, Arcand avance, mais ne perd pas en acuité. Il y a du rififi à Montréal !

Bande à part

### DENYS ARCAND Réalisateur et scénariste

*LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN* permet à Denys Arcand d'accéder à une dimension internationale. Sélectionné par la Quinzaine des Réalisateurs au Festival de Cannes en 1986, il remportera le Prix FIPRESCI ainsi qu'une nomination aux Oscars dans la catégorie Meilleur film étranger. En 1989, *JÉSUS DE MONTRÉAL* est en Sélection Officielle, en compétition au Festival de Cannes, où il remporte le Prix du Jury et le Prix Œcuménique. Ce film s'est aussi vu décerner 12 prix Génie (les prix Génie récompensent des œuvres de cinéma canadiennes) en plus de sa nomination aux Oscars. En 2000, il tourne *STARDOM*, miroir reflétant l'obsession pour la célébrité ainsi que l'exploitation. Premier film canadien à être présenté comme film de clôture au Festival de Cannes, il a également été sélectionné par le Festival international du film de Londres, de Toronto et de Vancouver. En 2003, Denys Arcand écrit et réalise *LES INVASIONS BARBARES* qui remporte l'Oscar du Meilleur film en langue étrangère et reçoit une nomination de Meilleur scénario original. Les César 2004 couronnent le film des Prix du Meilleur film, de la Meilleure réalisation et du Meilleur scénario. Au Festival de Cannes, il obtient le Prix du Meilleur scénario et Marie-Josée Croze remporte le prix d'interprétation féminine. Il récolte également de nombreux Prix Génie dont Meilleur film, Meilleure réalisation et Meilleur scénario original ainsi que quelques 35 autres prix à l'échelle mondiale. En 2007, son film *L'ÂGE DES TÉNÉBRES* a clôturé le Festival de Cannes, une soirée très spéciale marquant la 60e édition du festival. Son plus récent film, *LE RÈGNE DE LA BEAUTÉ*, a pris l'affiche au printemps 2014. Outre sa carrière cinématographique, Denys Arcand a publié plusieurs articles et a écrit le livre *Euchariste Moisan* en 2013. En 2011, il crée avec l'artiste Adad Hannah une mise en scène de 7 minutes présentée dans le cadre du 150e anniversaire du Musée des Beaux-Arts de Montréal, *Safari*. Passionné de musique classique, il a mis en scène son premier opéra au printemps 2015, *Zémire et Azor*, avec les Violons du Roy

Cette Chute n'est pas la suite des Invasions barbares, qui succédaient, à plus de vingt ans de distance, au Déclin de l'Empire américain, réalisé en 1986. La grande force réflexive et émotionnelle qui en émanait anime le nouvel opus. Mais Denys Arcand choisit le coup de poing pleine poire à un système économique aux crapuleries mondialisées. L'expression est policée en regard d'un film ne concédant rien à une société qui accélère cul par-dessus tête. En primat de ses valeurs, le cinéaste les manifeste par les ricochets d'un dialogue entre Pierre-Paul (Alexandre Landry), son nouveau héros, et sa petite amie du moment.

Docteur en philosophie, le jeune homme exerce le métier de livreur, tant les émoluments d'un chargé de cours universitaires équivalent à peau de balle. En matière d'enrichissement, profère Pierre-Paul, « l'intelligence serait plutôt un handicap ». C'est dit. Et l'homme en crise de foi de citer les aspects déceptifs de la pensée ou de la personnalité d'une petite constellation d'auteurs, de Tolstoï à Sartre en passant par Althusser et ce fou furieux d'Hemingway. Pierre-Paul vit essentiellement dans ses livres, heureuse persistance mais fourniment incomplet de qui se collette au monde. Dans sa ville de Montréal, les miséreux abondent. Pierre-Paul, bénévole à la soupe populaire, procède avec eux à d'amicaux échanges sans prix. Un violent télescopage va l'aspirer. Un morne matin de livraison, il assiste à un braquage aux séquences de jeu vidéo, avec surgissements de protagonistes s'exterminant mutuellement. L'un des malfrats parvient à s'enfuir. Nous le retrouverons. Deux gigantesques sacs de pognon gisent à terre. Pour le meilleur du pire et inversement, Pierre-Paul s'en empare et décampe, pareil à un portefaix harcelé de guêpes.

Prendre l'oseille et se tirer, c'est toujours ça de pris. Capitalisme financier et grand banditisme regorgent d'impunités exemplaires. Pour le citoyen qui donne dans le vertueux, faire ruisseler le pactole par machinations de blanchiment, c'est une satanée paire de manches. Sans parler d'échapper à la police même, zélée comme des poulets froids. Au chapitre du brigandage, Pierre-Paul est une variété d'idiot. Il ne manque pas pour autant d'inspiration. Il va se tourner vers Sylvain (Rémy Girard), taulard fraîchement reconverti dans l'apprentissage de la gestion, l'un de ces « repentis » issus de gangs de motards célèbres au Canada. Denys Arcand ne faisant jamais fi de l'économie du sexe, elle revêt ici les traits de la brillante Aspasia (Maripier Morin). La call-girl de haut luxe sait nager parmi les requins. Elle a puisé son pseudonyme chez Socrate. Entre Racine et Kant, Marc-Aurèle ou Aris-

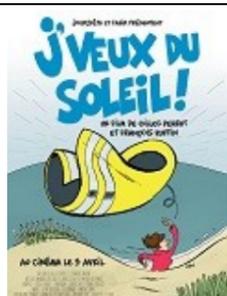
tote évoqués par Pierre-Paul dans des cadres très inattendus, ces deux-là vont se prendre et s'apprendre. Lui surtout. En bande organisée avec quelques ajouts, le trio va entreprendre une redistribution à contre-courant des flux dominants, non sans avoir été traversés par la tentation. Mais, selon Épicure, le fric pourrit. Nous suivrons stratagèmes et péripéties de l'argent sur le chemin de ses paradis. À l'œuvre occulte, Me Taschereau, avocat de tour d'acier (Pierre Curzi). Il déploie son autorité cupide sur un réseau planétaire de trous noirs. L'or ne cesse de s'y engloutir, d'en rejallir avec une franchise qui frôle le surnaturel. Piment dans les affaires, l'argent initialement dérobé appartenait à un gangster, lui aussi inscrit dans une toile qui déborde les frontières, mais pas niché assez haut dans la chaîne alimentaire pour se dispenser de rendre des comptes. Denys Arcand joue de la comédie, du film de genre, des étincelles amoureuses. Il manie le sarcasme, voire un cynisme en miroir de l'époque. À l'inverse, il confèrera aux pauvres une visibilité en progression jusqu'à de véritables portraits pris dans la rue et, à la toute fin, portés au premier plan. Plein écran. À nous de voir. L'Humanité

**Au fil d'un scénario à tiroirs, plein de trouvailles, apparaîtront ainsi un ex-taulard qui a pris des cours de droit sur l'évasion fiscale (Rémy Girard, acteur fétiche de Denys Arcand), un truand en col blanc, et quelques comparses, pour former une sympathique association de malfaiteurs qui met en lumière tous les circuits et rouages de l'argent sale. Si le Québécois ne fait pas de quartier dans ce pamphlet ironique sur le ton du « tous pourris », il fait aussi naître l'émotion, grâce à la reconversion de la prostituée, ou par la figure d'un SDF muet de reconnaissance devant la générosité d'autrui... La dérision envers l'Amérique se niche jusque dans l'esthétique du film, à travers, par moments, une image de luxueuse série télé.**

**En revanche, c'est avec un naturalisme brutal que le cinéaste insère des plans sur les sans-abri de Montréal, Inuits et autres Indiens du Canada, couchés sur les trottoirs. Le film se termine, d'ailleurs, sur leurs visages en gros plan, et c'est « ben correc ». Télérama**



### Cette même semaine



Ciné ma différence  
Samedi 20 avril à 14h30

Séance unique avec Gilles Perret  
mardi 23 avril à 19h



### La semaine prochaine

